

Philippe Madec

Les Heures de l'Arbre et du Net

Présence moderne

Cet article a été publié dans la revue POIESIS de juillet 2000

“ Au futur, donc maintenant. ”

Jacques Derrida

Demeure-Maurice Blanchot

La rencontre des heures de l'Arbre et des heures du *Net* était annoncée inconcevable. Pourtant elle s'accomplit au point que, si notre réalité s'en trouve augmentée, la pensée, quant à elle, peine. Comment dire cette expérience en même temps qu'elle se produit ? Evoquer le temps ancien, celui qui est et celui qui passe, s'offre “ naturellement ” à la parole, mais pose encore question à l'écriture : qu'ajouter à ce que, de si longue date, les sciences humaines, les sciences exactes, les arts, la littérature et la poésie ont offert de majeur ? Penser le présent n'apparaît même plus comme un enjeu, tant l'époque passée s'en est emparée et l'a enrichi jusqu'à l'instance de l'instant. Pourtant réfléchir au présent, “ *rendre compte de ce qui est présentement donné, de l'étant comme tel, sans faire appel à une origine d'un autre ordre, et en rompant ainsi avec le mode de pensée mythologique* ”¹ reste la voie royale vers la présence architecturale. Aussi, de notre vie et en dernière analyse, nous pouvons retenir cette vérité et nous en préoccuper un moment : nous vivons les heures de l'Arbre et du *Net*.

L'architecte se coltine le devenir du monde

Comprendre le monde requiert de le percevoir dans son mouvement vers ce qu'il tend à devenir. Aussitôt que ses mécanismes sont nommables — aujourd'hui les heures de l'Arbre et du *Net* —, l'architecte a la charge de les associer à l'établissement humain, de les métamorphoser en projets à vivre. C'est seulement de cette manière, si Jacques Derrida dit vrai et Eugène Ionesco aussi : “ vouloir être de son temps, c'est déjà être dépassé ”², que l'architecte adresse son travail à l'avenir. Au plus près du monde, mais sans pouvoir le saisir vraiment tant il est complexe et fuyant, l'architecte l'accompagne, lui ouvre des plans, offre des lieux à ce sens passant, dont il ne sait ni l'origine ni l'enchaînement. Il se fait l'acolyte et le servent de ces aspirations au nom

desquelles l'établissement humain s'invente ou se re-qualifie, se réhabilite ou se restructure ... comme ici à Champigny-sur-Marne.

Au quartier du Bois L'Abbé...³

Une dalle recouvre douze mille mètres carrés de terre. Construite dans les années soixante sur deux niveaux au-dessus du sol, c'est un vaste parc de stationnement. Le niveau inférieur ne fut jamais ouvert à l'usage ; l'autre sert peu, pour cause d'insécurité. À sa surface, se dresse une tour haute de cent mètres et s'allongent des barres plus étirées que la tour s'élève. Le tout définit un vaste rectangle minéral qu'occupait un supermarché et que l'envie commune — à moins que ce ne soit le désespoir — appelle la Place Rodin.

Une pensée réductrice de la nature

À l'instar d'autres cités, pour la " re-dynamisation sociale et urbaine du quartier du Bois L'Abbé ", il apparaît aux élus, maîtres d'ouvrages et urbanistes que le projet empruntera, parmi d'autres, la voie des retrouvailles avec le paysage. De nos jours, cette volonté collective est si courante que recourir au paysage, tout au moins au végétal, envahit le Projet urbain. Pourtant elle recouvre une réalité confuse, mélange d'une société urbaine déstructurée peinant à se reconstruire, d'un reliquat de discrédit de l'architecture, de vrais manques en paysage et de la nécessité historique de re-convoquer dans l'établissement humain ce qui reste de nature. Par une indigence de la pensée, cet ensemble hétéroclite est réduit chez les concepteurs de la ville à une équation bien commode : urbanité Û végétal Û paysage Û nature. Cette confusion et ces fausses équivalences dérivent de l'obsolescence d'une certaine idée de nature encore en vigueur et de la difficulté de penser à nouveau la nature à partir de son fâcheux état actuel⁴.

Simultanéité du projet environnemental et de l'espace cybernétique

Place Rodin, la demande s'impose : casser quinze mille mètres carrés de dalle et installer " un jardin décaissé planté en pleine terre d'arbres de haute tige ", tailler un creux d'où affleurera un Grand Couvert comme aux Tuileries. Il faut ajouter les heures de l'Arbre aux heures désuètes de l'ère industrielle quand la nature était exploitée à l'excès et réduite en " espaces verts ". Le projet s'impose, mais déconcerte. Pour parfaire le " projet inachevé " des Modernes, faut-il en appeler à des conceptions spatiales pré-modernes, à l'enclos, lieu quasi antique (non pas qu'il est insensé de nos jours, il garde toute sa pertinence, dans d'autres cas) ? Comment s'y résoudre au pied de cette tour ? Alors répondre d'entrée à ces questions : *que signifie et qu'apporte l'apparition conjointe de l'espace cybernétique et du projet environnemental de l'établissement humain ? Et la concomitance de cet espace de pure abstraction et du rappel à la matière de la Terre ? Quelle est cette dimension planétaire commune aux enjeux environnementaux et à l'espace cybernétique ?* Pour sonder cette affinité, Champigny-sur-Marne n'est pas une ruse, mais une première occasion, car qui peut penser que l'invention d'un nouvel espace et la rupture coïncidente de positions millénaires de l'homme vis-à-vis de la nature n'engendrent pas des changements radicaux dans l'établissement humain⁵.

Les heures de l'Arbre

Les heures de l'Arbre sont les suites d'un festin millénaire auquel l'humanité s'est nourrie en abondance, sans doute, jusqu'à ce point où la fragilité fondamentale de toute chose sur Terre a été révélée. L'arbre est provisoire, mais il donne lieu, même si, une fois péri, c'est un autre lieu. Il dépend d'un temps où il connaît la naissance, le déclin et la mort. Il pousse du lieu où l'homme est, dépend d'un monde des vies plus longues qu'humaines. Il éprouve la durée, le soleil tournant dans son feuillage et les nuages l'occultant, le temps du mur de pierres sèches à côté, des campagnes et des villes alentour. Bien qu'il n'endure pas le temps du savon, il appartient à ce qui dans le monde est fini, aux perspectives de l'existence humaine, à ces étendues limitées qui se déversent seulement d'un lieu sur l'autre, d'un pays à sa région. L'homme a été contraint de percevoir cette finitude puis de la considérer avec bienveillance tant elle fut abîmée ; il lui en incombe de développer durablement ce qui lui reste de nature — et aussi d'humanité — dont il a hérité dans un état lamentable. S'il prend garde à toute nostalgie romantique du temps passé, s'il ne se satisfait pas de l'extase post-moderne de l'être au monde et s'il écoute ses craintes — chérir ses peurs, rappelle Hans Jonas —, alors il voit, dans ces heures de l'Arbre, la résistance du monde à laquelle il lui faudra savoir ne pas porter atteinte et à partir de laquelle il pourra rebâtir. Dans cette prudence en train de venir à l'homme contraint — “ précaution ”, dit-on —, les heures de l'Arbre participent à la possibilité du ré-enchantement si nécessaire de l'homme dans le monde. Mais elles ne suffisent pas à l'atteindre.

Les heures du Net

Dans l'espace cybernétique, la dimension territoriale s'estompe. Il n'y a pas de loin, ou de proche. Les êtres s'y rejoignent et composent des humanités indépendantes des lieux ; à portée de clavier, une “ présence ” du monde se commence immédiate, s'entrouvre à l'infini de la relation. La grande caverne noire de *Net* fait apparaître dans l'instant des aspects lointains de l'existence, dans leur familiarité, antérieure ou à venir, mais il ne s'y re-présente pas que des événements étrangers, projetés sur les parois intérieures des écrans. Il s'y déploie un autre événement que la chose et même son aspect : des clones, des avatars, des programmations de formes, seulement de la donnée. Il y a un nouvel espace et c'est essentiellement du temps. Il ne vient pas remplacer l'espace de l'Arbre, fait des quatre dimensions, les trois dimensions du volume plus celle du temps, il s'y ajoute et en modifie la dimension temporelle. “ *De même que l'image numérique est une image à la puissance image, le temps numérique serait un temps à la puissance temps, porteur d'une quasi-infinité de temps différents et singuliers, itérables et modifiables à volonté. À l'image utopique de la synthèse qui n'a plus de lieu, correspond le temps uchronique de l'horloge numérique qui échappe à l'écoulement du Chronos* ”⁶. Si l'ordinateur, d'emblée périmé, appartient aux lieux et au monde fini des objets avec les gnomons, cadrans solaires, clepsydres, sabliers, horloges et montres, les réseaux dynamiques qui tissent notre être en commun, paraissent si infinis qu'ils en exacerbent encore notre finitude.

Temporalités de l'Arbre et du Net

La possibilité de nous risquer à des temporalités distinctes et simultanées, sans commune mesure, les unes avec les autres, ne trouble plus. Depuis des lustres, la sereine suite des heures, des jours et des saisons n'est plus hégémonique, et pas davantage cette utopie, d'origine

ancienne et pourtant encore récente, d'un temps humain invariant, prédictible, réversible, continu, unitaire et instantané. Les volitions d'universalité ne passent plus par le soi-disant partage d'une mesure qui pourrait être commune à toutes les conditions de l'humanité. Les différences emportent notre existence : temporalités, localités, altérités, identités. La frénésie urbaine et le calme rural ne sont pas deux niveaux d'une échelle de valeurs temporelles. Elles se juxtaposent, se superposent, entrent en collision comme le TGV et une vallée, se rencontrent par effraction comme les matins de Grozny dans la lucarne d'un journal télévisé à Montoire-sur-le-Loir ... Alors convoquer les heures de l'Arbre et du Net, en un seul lieu, est bien synchrone avec le Temps.

L'ailleurs de désormais

Au Bois l'Abbé, au fond d'un carré de soixante-dix mètres de côté, on regagne le sol. Ce premier ailleurs n'est pas un ban ni un hors la cité, juste un repos comme au jardin des bambous du Parc de La Villette, mais pas encore l'ailleurs de désormais. “ *Désormais, ailleurs commence ici. Le ici et maintenant comprennent l'ailleurs* ”, dit Paul Virilio. “ *Dans les sociétés anciennes, le hic et nunc était le ici et maintenant dans la localisation. Or aujourd'hui le ici et maintenant sont dans la glocalisation. Le terme glocalisation montre que l'ailleurs est partout, à partir du moment où il y a des techniques de transmission instantanée, de transmission live d'images, de sons, etc., etc. C'est ça le cyberspace. Et donc, le monde est partout. Comme disait l'autre, le centre est partout — l'autre, c'est Pascal — et la circonférence nulle part. Et c'est une situation sans pareil. C'est une situation qui est le résultat de la mise en œuvre de la vitesse absolue des ondes électromagnétiques* ”⁷. Pour ouvrir notre jardin campinois à cet autre ailleurs, le sortir de sa conception ancienne, et l'amener au-delà de la conception moderne des alentours, restait une opportunité paradoxale : en s'enfonçant dans le sol urbain, le jardin gagne en densité en même temps qu'en liberté par rapport au niveau ordinaire d'usage de la ville. Dans ce décalage, attend la situation nécessaire à la mise en œuvre d'une transmission permanente en temps réel dans l'espace public.

L'échange réciproque et les antipodes

Dans cette recherche du sol, on touche terre. Par le sol, la porte s'ouvre sur la surface continue et courbe de la planète, sur la possibilité de rencontrer l'ailleurs à la fois géographique et humain. Pour parachever ce rétablissement des liens interrompus, il s'est imposé, que dans ce jardin, nous projetions les antipodes. Afin que cette prise de vues ne soit pas un acte égocentrique et que l'échange s'opère, des caméras installées autour du jardin le renvoient au monde. La représentation est mise en abîme, le monde regarde une place à Champigny-sur-Marne, elle-même tournée vers un endroit du monde.

Un jardin “ comme peuvent le faire les hommes ”

Le jardin se pratique de l'intérieur à la différence des monuments tout en extériorité. Fait d'identité et d'enracinement, associé aux saisons, aux âges de la vie, aux moments heureux, il envahit la géographie mentale des habitants d'une ville. Notre jardin est un lieu où, ensemble et seul, les habitants trouvent leur place, font leur trace, et où la profusion des dispositions n'impose rien pour ouvrir à l'invention des usages. La descente vers le sol géographique découvre au

jardin la pierre des murs de gabions et des sols où cheminer, la terre et sa végétation abondante et en bas, une lame d'eau reflet du bleu du ciel. Le niveau haut foisonne de végétaux traversés d'un chevelu de sentes ; le niveau bas se donne aux jeux libres et manifestations collectives. Une strate arborescente s'élève du jardin, à la fois signe et protection, et deux strates buissonnantes font varier les perspectives et les lieux. La palette végétale ouvre un éventail cosmopolite, riche en floraisons, depuis les pois de senteurs de nos potagers jusqu'aux flamboyants des Tropiques. Le jardin s'ouvre sur un sens " planétaire " : en ce lieu, les plantes du monde entier inventent un jardin, comme peuvent le faire les hommes⁸.

Emplacer l'ailleurs

L'apparition cybernétique de l'ailleurs accompagne les retrouvailles avec la Terre. Quel lieu lui donner ? Certainement pas le fond du jardin, où le sol reçoit enfin la pluie du ciel, après ces années d'étouffement, où une eau méditative, fine surface de pluie, regarde le ciel et le descend plus bas que dalle. C'est une nouvelle fois à la périphérie qu'il faut réfléchir. N'a-t-elle pas toujours condensé les interrogations spatiales : le contour comme problématique de l'enclos ici anachronique, le contour comme apparence de ce qui est derrière, le contour comme horizon dépassé par les enjeux planétaires de l'écologie, comme moment d'un mouvement vers ces contrées au-delà de la vision que les nuages et les fleuves, les êtres et les pensées arrosent ? La vision des antipodes est en périphérie, verticale, elle fait face et ouvre une brèche dans la finitude du lieu. Placée en partie haute du jardin, elle se découvre au détour d'une sente, en retrait dans l'ombre, on ne peut la toucher. Ni une exhibition, ni imposition, elle est juste une éventualité, à chacun, à son gré. Et elle ouvre une nouvelle page à l'emploi de la lumière en architecture.

Le poétique et le pornographique

Que montrer ? La poésie apparaît, encore et pour quelque temps, le chemin le plus désintéressé à la rencontre de l'autre. Mais avons-nous les mots pour rendre touchant l'expérience d'Internet ? Pour dire, sans angélisme, l'aspiration humaine à la communication ? Dire la voix en écho de l'homme seul cherchant quelqu'un sur la toile ? Ayant perdu sa latence dans cette virtualité, le monde peut-il être encore entendu poétiquement ? Internet exhibe le monde au plus cru, au premier degré de sa chair, en direct, et prend le langage en revers. La littérature et la poésie moderne ont été capables de saisir ce genre de désastre, mais ici les Bataille ou Pasolini ne sont plus d'aucun secours. Pas de place davantage pour l'abstraction qui est à la forme ce que la poésie est au mot. Quelle image du monde donner dans l'espace public ? Quel ailleurs ouvrir ? Et quelle confiance accorder à l'image ? Dans la foi aveugle de certains architectes pour l'image, un recul de l'expérience s'opère tant le spectateur devient passif, envahi. Au Bois L'Abbé, nous ne voulons ni la vulgarité de l'image, ni son imposition à tous. D'ailleurs ce n'est pas l'image que nous voulons, mais la possibilité du lointain ici et maintenant en permanence. Des antipodes, le site retenu est un désert australien, en bord de mer. L'homme y passe au hasard comme l'animal et les nuages, les herbes saluent au vent. Sur un mur de trois mètres de hauteur et trente mètres de longueur, les antipodes se donnent dans le temps qui sied à la découverte.

La continuité de la lumière du monde

Au calme du jardin, le passant, peut aborder la familiarité de l'ailleurs, prendre conscience de la communauté terrestre, au rythme du flux continu. Internet est vitesse et accumulation des données et point fixe d'un regard numérique sur le monde. Ce n'est pas l'affiche fanée au fond d'un bistrot, signe banal de cet appel tenace de l'ailleurs, mais c'est l'ailleurs où peut passer à tout moment un autre nous-même, un ailleurs vivant de notre vie, qui nous touche parce que c'est notre ailleurs et que nous en avons conscience. Dans cette interaction des consciences, s'ouvrirait si l'on en croit le plus positif des internautes, le philosophe Pierre Lévy, " *une possibilité de penser, d'imaginer, de se souvenir, ensemble* " ⁹. Le noir est là dans le retrait du mur, la lumière revient sur l'écran, une apparence du monde nous est offerte. Le nouveau théâtre du monde est né, métaphysique. À notre sens, il fallait arriver à ce que la poésie de la lumière débaptise le jour et la nuit pour les donner à voir. Le jour, le mur de l'ailleurs est dans la nuit, décalage horaire oblige, les lunes y forcent leurs reflets. À l'aube et à l'aurore les continents se rapprochent. À la nuit venue, une lumière sourd de ce retrait au bord du jardin, lueur variable au gré du soleil et des nuages australiens. Ce n'est pas une image. C'est la vraie lumière australe qui éclaire ce jardin campinois, les photons viennent du soleil dans son exil quotidien, transmise par une technologie pacifiée. Dans ce calme montant que le passant viendrait apercevoir et que l'habitant voisin attendrait au soir, se produirait un événement que l'on hésite à nommer. Un écart entre la terre et la pensée, où l'homme gagne en sérénité.

" L'attente s'engage elle-même [...] dans toute l'étendue du lointain "

Jamais auparavant, je n'avais senti autant de coïncidence entre notre situation et ce passage de Martin Heidegger¹⁰ :

Le Professeur. La " libre étendue " (Gegnet) est l'étendue qui fait durer et qui, rassemblant toutes choses, s'ouvre elle-même, de sorte qu'en elle l'Ouverture est contenue — tenue aussi de laisser toute chose éclore dans son repos.

Le Savant. Ce qu'il me semble apercevoir, c'est que la libre Etendue se dérobe, plus encore qu'elle vient à nous.

L'Erudit. de sorte que les choses qui apparaissent en elle perdent leur caractère d'objet.

P. Non seulement elles ne se tiennent plus là prêtes à nous accueillir, mais elles ne se tiennent plus du tout.

S. Gisent-elles donc, ou qu'en est-il d'elles ?

P. Elles gisent : si nous entendons par là le repos auquel nous pensons lorsque nous disons qu'elles " reposent sur... "

S. Mais où les choses reposent-elles et en quoi consiste ce repos ?

P. Elles reposent dans le retour à la durée de l'étendue de leur appartenance à elles-mêmes.

E. Un repos est-il possible dans un retour, qui est un mouvement ?

P. Certes, si le repos est le foyer et la force de tout mouvement.

S. Je dois vous avouer que je n'arrive pas bien à me représenter tout ce que vous venez de nous dire sur la Contrée, l'étendue et la durée, sur le retour et le repos.

E. Il est probable qu'on ne peut pas du tout se le représenter, pour autant que, dans la représentation, tout est déjà devenu un objet — un objet qui nous fait face au sein d'un horizon.

S. Alors, ce dont nous parlons, nous ne pouvons pas non plus proprement le décrire.

P. En effet. Toute description devrait nous le présenter comme objet.

E. Pourtant, il peut être nommé et, comme tel, pensé.

P. Oui, lorsque la pensée n'est plus une représentation.

Le réel approche une autre dimension.

De cette présence poétique de l'ailleurs dans un lieu public grâce à Internet, dans cette adresse à " la Contrée, l'étendue et la durée, le retour et le repos ", au cœur d'une densité végétale " planétaire ", vient une joie. La technique ouvrirait-elle d'autres expériences poétiques, à condition de mettre en avant les fins plutôt que les moyens ? Cet attachement de l'homme à la Terre est-il nécessaire au repos de la machine impure ? Sans la gravité de l'arbre, ne s'emballe-t-elle pas en se trompant d'objets ? Jamais elle ne pourra remplacer les sentiments et les alternatives qui dépendent de ces précieuses épreuves que sont la méditation sur la mort et l'amour, par exemple. Seul mais surtout ensemble, nous ne pourrions nous satisfaire de parler *in abstracto* de notre vie, surtout aux instants pathétiques de notre rapport à nous-mêmes et aux autres. Les enjeux à venir ne concernent ni la finance ni l'information ni la politique. C'est à la pensée que revient la grande œuvre : allouer du sens aux mots, aux actes et aux recompositions de cette humanité connectée.

*
* *
*

D'ores et déjà c'est dans un monde numérisé et écologique que l'homme vit et poursuit ses quête essentielles. « *Non seulement nos débats et nos soucis ne sont pas « périmés », mais, à mesure que se dissipe le brouillard des bavardages, on voit réapparaître une à une toutes les questions fondatrices* » ¹¹. De la survenue simultanée de l'environnemental et du cybernétique, osant la virtualité des abstractions et l'intime des réalités, l'homme cherche les récents accords de la matière et de l'esprit ; il sait en concrétiser les avancées depuis qu'il réalise son établissement citoyen. Ainsi, à partir de l'idée de nation qui, en Occident au XVIIIème siècle, faisait coïncider unité du territoire et modèle de communauté, on assiste à deux mouvements conjoints, l'un vers des assemblées de nations puis des enjeux planétaires, l'autre vers les régions puis les lieux. Fin XXème siècle, Local et Global s'aboutent en Glocal et transcendent le rapprochement centenaire des Régionalisme et Internationalisme. Cette trajectoire du national au glocal suggère une poursuite de l'aventure de l'humanité moderne : et si nous accédions enfin à l'ère moderne ?

L'échec moderniste ne signifie pas la fin des idéaux modernes. Théorie et pratique modernistes ont été enrayées, dépréciées puis condamnées à cause de la rémanence de concepts quasi antiques, certains porteurs de barbarie, tels : la confusion de l'universalité et de l'unité, l'anthropocentrisme des conceptions de l'espace, l'appel à l'idéal, la volonté de soumission de la

nature, le recours fasciné à la puissance de la technique... Les trente années de post-modernisme ne mettent pas fin à cette situation, et s'achèvent dans une molle indifférence, envisageable puisqu'il ne pouvait y avoir d'autre enjeu que de rétablir dans le projet moderne, " inachevé ", les principes négligés des modernes. En architecture, les années 60/70 ont rétabli l'histoire, les années 70/80 la ville, les années 80/90 le métier, dont il ne reste que quelques stars et un grand vide sémantique. Car, de son côté, le monde continue d'évoluer et maintient en selle les idéaux modernes, grâce à la Cybernétique et à l'Environnemental : abstraction de l'espace et matérialité du lieu, pensée de la communauté et de l'individu, harmonie de l'homme et de la nature ?

Ce qui a changé, c'est notre position vis-à-vis de ce qui reste de nature et de ce qui reste d'humanité, et nos outils pour essayer, une fois encore, de parvenir au ré-enchantement.

Exergue. Demeure-Maurice Blanchot, Jacques Derrida, Editions Galilée, Paris 1998, page 83.

1. *Dire le temps, esquisse d'une chrono-logie phénoménologique*, Françoise Dastur, Encre marine éditeur, La Versanne 1994, page 143.
2. Cité dans *La ville à plein temps*, Le Cherche Midi éditeur pour ATD Quart-Monde, Paris 1999.
3. Le projet dont il sera fait état est la réponse à un concours perdu en 1999. Nous étions associés au bureau de paysagistes Acanthe (Guillaume Geoffroy Dechaume), au bureau d'études techniques Arcoba (Frédéric Wagner) et aux web-mestres d'Utopik.com (E. Depietromaria, G. Morin, J. Pansu et O. Reix).
4. Pourtant une conception inédite de la nature, intégrant la dimension temporelle, prend peu à peu place dans les autres domaines de l'activité humaine : une nature pensée comme expression du vivant, à moins que ce ne soit le vivant l'ultime expression de la nature. Je me permets de vous reporter à trois textes dans lesquels j'ai traité les relations de l'architecture et du temps selon des points de vue complémentaires à ce texte :
 - " Le temps, vu de l'horizon " dialogue avec le paysagiste Michel Corajoud in *Concevoir Inventer Créer*, sous la direction de Robert Prost, Editions L'Harmattan, Paris, 1995 ;
 - *Le chemin de Venise (2). La théorie architecturale et la question du temps*, in TECHNIQUES ET ARCHITECTURE, n° 424, Paris, février/mars 1996 ;
 - *La Théorie du Vivant ou la nature pensée comme expression du vivant*, contribution aux colloques " Cités à Venir " (Rennes, 11/1999) et " Autour de Luigi Snozzi, La responsabilité territoriale du projet architectural " (Clermont-Ferrand, 04/2000), actes de ce dernier colloque à paraître.
5. Les changements existent déjà. Le Développement Durable et la Haute Qualité Environnementale régénèrent le projet architectural et urbain au nom du respect de l'environnement et de la santé des personnes. Le télétravail réduit les déplacements et permet de chercher à vivre non seulement dans des localités mais aussi dans des temporalités qui conviennent. La large présence d'Internet conduit à repenser le logement auquel il manque toujours la pièce supplémentaire, sans fonction, en attente de ce qui peut se passer. On se projette dans la vie, par toutes les baies que l'époque offre, ces fenêtres qui s'élargissent, ces écrans qui déploient à l'infini, ces câbles qui étendent notre condition, et toujours par ces portes sur l'espace public. Quant à lui, il ne suffit plus pour organiser les territoires urbains. Les citoyens recomposent des territoires, parallèlement aux structures spatiales institutionnelles, au point que la mise en espace d'événements tisse une ville autre que celle des rues et des places, des événements qui en se ritualisant et en étant relayés par Internet s'engagent dans une autre durée. Etc.
6. " A la recherche du temps réel ", Edmond Couchot, in *Le jour, le temps*, TRAVERSES n°35, Editions du Centre Georges Pompidou, Paris 1985, page 44.
7. In *Habitant*, film produit par Arte et le Ministère de Culture et de la Communication, Paris 1997.
8. *Le Jardin Planétaire. Réconcilier l'homme et la nature*. Gilles Clément, Editions Albin Michel, Paris 1999. Gilles Clément est un des fondateurs de l'atelier Acanthe.
9. " Le monde n'a pas besoin de critique " entretien avec Pierre Lévy, in MARIANNE n°157. Pierre Lévy est l'auteur de *La culture cybernétique* chez Odile Jacob (1997) et *World Philosophie* chez le même éditeur (2000).
10. " Pour servir de commentaire à Sérénité ", in *Questions III*, Martin Heidegger, éditions Gallimard, Paris 1966, page 194 et suivante.
11. *La Refondation du Monde*, Jean-Claude Guillebaud, Editions du Seuil, Paris 1999, page 355.